

DE L'EAU, DES DIEUX ET DES ROIS

Il semble trivial d'affirmer que l'eau en pays sahélien est condition même de la vie ! Est-ce pour cette particularité géographique que tant de divinités, génies et puissances surnaturelles des peuples habitants ces régions ont été identifiées totalement ou en partie avec l'élément liquide ?

Nous avons étudié naguère comment un génie des Peuls pouvait se confondre avec un cours d'eau jusqu'à indiquer une route migratoire (1). Nous tenterons ici de spéculer de manière plus extensive sur les rapports de l'eau des dieux et des rois en ces zones de savane aujourd'hui menacées par le désert.

Si l'on interroge tout d'abord ne fut-ce que les noms des êtres divins majeurs dans les mythologies mandé, nous constatons avec Marcel Griaule qu'il s'agit souvent de "dieux d'eau". - Certes on connaît le Faro bambara (pluie et fleuve) qui délivra l'homme créé de la tyranie de l'arbre Remba (2). On sait moins cependant que le nom ancien de dieu wolof est Yalla Guedj. Si Yalla vient du Allah musulman présent au Nord Sénégal (depuis le 11^e siècle) Guedj est le nom de l'Océan... Et sait-on que le créateur des Sérères s'appelle Rog, qui se trouve être aussi le nom de la pluie ? Tandis qu'en Soninké si Hari ou Harn désigne le dieu principal, le fleuve se dit Hann ; la pluie Kamm et le "propriétaire suprême" se dit Kamane...

Le rapport eau-grand dieu est donc attesté, et aussi net que l'était celui du grand-dieu-soleil chez les Egyptiens ou les Aztèques. Et si ce n'est que sur ce point, on pourrait signaler ici une différence notable entre des peuples Ouest africains et leurs parents pharaoniques : contrairement à ceux-ci, jamais ceux-là n'eurent-ils de culte solaire, et bien plutôt, ont-ils placé la puissance qui les crée dans l'onde, qu'elle soit pluviale, fluviale ou maritime. Intuition en parfait accord du reste avec les données de l'évolution et de la biologie cellulaire.

Il n'est pas inutile de remarquer à ce propos que ce sont les religions du livre, judaïsme, christianisme et islam, qui héritèrent des théophanies solaires et plus généralement ouraniennes diffusées par les Egyptiens dans tout le bassin méditerranéen. Le dieu buisson ardent et colonne de lumière de Maïse, le pantocrator rayonnant et le Christ sur char de feu dans le ciel de l'Apocalypse, les sept cieux enfin traversés par Mahomet, auxquels répondent les sept cieux franchis par Dante, participent de cette symbolique de l'air et du feu à partir de laquelle on émettra les concepts relatifs à la toute puissance divine et ses manifestations en Occident. Puisqu'aussi bien la sensibilité européenne fut toute entière formée et informée par la civilisation judéo-chrétienne.

Pour en revenir à l'Afrique et plus précisément à cette frange sahélienne de l'Afrique de l'Ouest, on constatera donc que le divin est, plus souvent qu'au feu, associé à l'eau au point d'en être parfois inséparable.

(1) - Tyamaba, mythe peul - Notes Africaines n°s 185-186 - IFAN 1987.

(2) - G. Dieterlen : essai sur la Religion bambara - Mouton et Co - Paris.

Cependant entre le grand dieu et l'homme, il existe en ces pays nombre d'intermédiaires. Et maints auteurs (L. V. Thomas, Dammaw, Parrinder, Froelich, etc.) ont signalé l'absence de culte au créateur, et la préférence accordée à ces divinités-génies locaux que certains assimilent aux saints des religions révélées, tandis que d'autres les interprètent comme éléments du polythéisme.

Sans entrer dans ce débat (à notre sens de peu d'intérêt) nous nous arrêterons sur la notion et la nature de ces puissances intermédiaires qui ont rapport direct avec les populations mandéka.

Entre l'eau et les hommes l'intermédiaire le plus évident est l'animal qui se meut dans l'eau et entre en contact avec l'homme en venant sur la terre. Bref l'amphibie : sont donc privilégiés pour cette fonction numineuse les crocodiles, varans, pythons et serpents d'eau, hippopotames. Il y a aussi des créatures étranges comme le lamantin, ou imaginaires comme les sirènes ou autres "dames d'eau".

Tout le monde connaît les mythes où florissent les Mamies-Watta le long des côtes africaines. Nous évoquerons en survolant l'intérieur des terres, Malisadio l'hippopotame de Bafoulabe et Harakoy la dame d'eau du Niger, sans compter le grand Ninkinanka du Gabou et du Manding, le "Saaba Miniamba".

Pour les cas qui nous concernent cependant, nous remarquons que la récurrence des reptiles, sauriens et assimilés, en tant que puissances surnaturelles objets de culte, est tout à fait surprenante. En effet au Sénégal les génies à forme reptilienne sont nettement dominants par leur nombre sur toutes les autres espèces d'animaux.

On peut ici élaborer toute une spéculation s'inspirant de Jung ou de Bachelard sur les symbolismes qui expliqueraient cette préférence. Mais me méfiant quelque peu des références occidentales en matière de symbolismes, vu qu'il n'est en rien prouvé que les symboles aient des valeurs universelles, je chercherai plutôt une explication interne à ce phénomène culturel.

Et la seule que j'aperçois pour l'instant est que, dans ces régions pré-désertiques, le reptile est signe d'eau, vu qu'il hante souvent les recoins humides. En tout cas, dans la mentalité populaire, il est censé se trouver près de l'eau, ou dans l'eau. Et cela est vrai pour les grands sauriens et même les pythons qui sont en effet amphibiens.

De là tous ces mythes qui lient la découverte d'un puits ou d'une source à un serpent, auprès duquel on a fondé un village. Il serait intéressant d'établir une statistique des villages de savane fondés sur un mythe de ce type, dont le modèle se répète avec une régularité déconcertante ! Le rapport serpent-puits, ou serpent-course, ou varan-mariot, ou croco-fleuve, ou rab-mer, ou rab-fleuve, est réitéré à l'infini et donne généralement naissance à un culte encore aujourd'hui en vigueur malgré l'Islam partout installé. Et il reste à dessiner, à relever cette topographie religieuse des villages sahéliens. Je ne sais si on aura le temps de le faire avant qu'ils ne disparaissent.....

Mais ici nous ne tenterons que la mise en évidence du rapport eau/génie amphibie/royauté qui n'est qu'un cas de figure du modèle mythique précédent : lorsque le culte du dieu d'eau insuffle un pouvoir royal, ou plus exactement quand un pouvoir se fonde sur un génie des eaux.

C'est une structure de mythe qui se rencontre assez souvent pour que nous l'ayions identifiée comme "typique" dans les récits de ces régions du Mandé qui ont connu de grands empires féodaux. Ainsi le mythe du Wagadou chez les Soninké, celui du Tyamaba chez les Lamtoro du Tékrour, celui de Biton chez les Bambara, sont autant de mythes de fondation de royaumes et de dynasties. Or chacun d'eux s'origine dans une relation structurante entre 3 éléments : un élément liquide (puits, fleuve Sénégal, fleuve Djoliba), un génie d'eau (serpent Bida, serpent Tyamaba, génie Faro) et un roi (Diabé, Birôm Butôr, Biton Koulibaly). Le pacte ou la parenté entre le génie et le roi, le séjour du génie dans l'eau, l'assurance de prospérité du royaume grâce à ce génie d'eau (or et pluie pour Wagadou, eau et troupeaux pour Tékrour, récolte et or pour Biton), enfin le pouvoir royal donné avec culte et interdits à la clef, (sacrifice humain annuel pour Wagadou, interdit de vision féminine pour Tékrour, sacrifices humains annuels pour Bambara) font de leurs bénéficiaires des rois sacrés investis de pouvoirs fertilisants s'ils demeurent en accord avec leur double divin, ce dernier étant plus d'une fois leur parent immédiat (Diabé est frère de Bida, Birom est frère de Tyamaba, Biton est adopté en tant qu'il pleut le lait de Faro).

Le pouvoir sur l'eau étant prioritaire dans ces pays qui vivent ou meurent selon qu'il pleut ou ne pleut pas.

Aussi du moment que le pacte est rompu, c'est l'eau qui est d'abord supprimée (cas de Wagadou). Ou encore le génie se retire dans l'eau avec le troupeau désormais raréfié (cas de Tyamaba). Dans le mythe de Biton il n'y a pas de transgression donc pas de rupture : au contraire le roi, Fama (celui qui possède la force) sera nommé Djétigui = propriétaire et maître de l'eau. La triade va fonctionner sur toute la durée du royaume jusqu'à sa prise par El Hadj Omar. D'autres mythes royaux restituent le même schème de base, comme celui de la royauté du Gabou et celle du Samba Guéla-dio du royaume deniancé. Mais nous n'envisagerons ici qu'un dernier mythe, celui de Ndiadiane Ndiaye fondateur des royaumes wolof qui est peu connu en dehors du Sénégal.

Nous y trouvons d'abord le fleuve depuis Guédé (Podor) jusqu'à Saint-Louis. Mohamadou fils du Lamtoro musulman du Tékrour s'exile ; "il vit dans le fleuve" et il arrive au Walo doté de pouvoirs surnaturels tels que les gens du pays le prennent pour un dieu et en font leur roi, l'ayant rebaptisé Ndiadiane.

Nous avons ailleurs tenté d'éclaircir quelque peu ce très ancien mythe (13^e siècle) mais ici nous examinerons seulement sa structure de départ : on a bien l'élément liquide et le jeune prince. Mais l'élément intermédiaire, le génie d'eau semble manquer.

C'est que le futur roi est devenu lui-même génie d'eau, son séjour aquatique a changé sa nature, ou plus exactement sa nature d'homme intègre désormais sa nature de dieu, et c'est pourquoi ses contemporains le nomment d'un nouveau nom : Ndiadiane qui signifie extraordinaire, reconnaissant ainsi sa différence et sa supériorité.

Il n'y a plus de reptile ici direz-vous. Exact. Mais en apparence seulement. Car tout Saint-Louisien sait que de temps immémoriaux le génie du fleuve est Mame Koumba Mbang dont les apparitions peuvent prendre forme humaine ou reptilienne.

Et donc pour le Wolof quand il entend le mythe de Ndiadiane, il comprend d'office sans qu'on le lui précise, que le jeune prince a été pris et adopté par ce génie irracile. S'il a pu vivre dans l'eau, ce ne peut être qu'avec l'accord du terrible rab ! Donc la triade est toujours là, mais cette fois implicite.

Si par ailleurs nous sortons du mythe et interrogeons l'histoire des royaumes wolof, nous en retrouverons les traces prégnantes dans les rites d'intronisation qui accompagnèrent chaque nouveau roi dans chacun des royaumes. Les bains rituels (Xuli-Xuli) de Njaseew (Walo) de Nderäp (Baol) de Gadd-Nandul (Kaylor) sont autant de re-jeu du séjour fluviatil initiatique de Ndiadiane, au sortir duquel il s'est retrouvé autre, d'une double nature, et apte à gouverner désormais. Ainsi les rois wolof étaient censés par ces bains rituels, se transformer aussi en hommes-génies bénéfiques et fertilisateurs. Voilà pourquoi si il y avait sécheresse, mauvaise récolte ou épidémie, on le rendait responsable et on pouvait le destituer.

L'histoire du symbolisme mythique conduit à poser le problème de la vie et la mort des cultures, écrit le psychanalyste Paul Diel. Sans aller plus loin l'étude de ces mythes sahéliens nous amène à nous interroger sur la nature réelle du pouvoir royal en pays mandé (soninké, manding, bambara, wolof, voire peul et sérère) sur ses rapports intrinsèques avec le sacré et ses problèmes actuels pour devenir enfin profane et démocratique.

Mais ceci est une autre histoire que nous pourrions traiter en étudiant d'autres aspects des mythes en question et notamment les relations entre les différents acteurs du pouvoir, dans les épopées qui leur font suite, et que ces mythes légitimisent.